Revue annuelle de littérature francophone
Litéraport
2025 • № 12

Philippe Ribette
chercheur indépendant

L'émancipation : retour sur une escroquerie contemporaine... qui ne marche pas seule

Emancipation : back to a contemporary scam... that does not work on its own

Abstract : The author identifies the theme of emancipation as one of the main vectors of a dome of lies that encloses our contemporary societies. He supports his argument with female emancipation which, contrary to the dominant dogma, seems to him already realized (at least in the West) and not yet to come… Then he demonstrates that this notion is soon linked to others with similar functions: the „Taboo," also abundant in the defense of the supposedly forgotten or „invisibilized" Feminine, is a tool serving a desire to infantilize individuals in a triumphant consumer society far beyond the West (see Putin's Russia!). He employs empirical reflection such as the analysis of a women's magazine and cross-references with intellectuals like Derrida, Roudinesco, Badiou, and Cioran.

Keywords : emancipation, feminism, taboo, consumption.

À propos de l'émancipation... commençons donc par le début : la possibilité d'une définition.

Dans l'avant-propos du volume, sa directrice, Mme Modrzejewska, suggère celle de Wikipédia... qui n'est pas mauvaise. Nous adjoignons celle du Quillet (« vieux dictionnaire » que les moins de 20 ans ne peuvent pas connaitre, 1ère édition 1940[1]), relative aux deux mots *émancipation* et *émanciper (s')*. Il est à noter que, dans les

[1] « Depuis 1940, réédité plusieurs fois, avec 40 000 mots dans sa première édition, le *Quillet de la langue française* représente, avant le *Lexis* de 1979 (Larousse), le premier dictionnaire de langue à présenter des illustrations ». J. Pruvost, « Les dictionnaires de langue française : de la genèse à l'Internet, un outil pour tous », [in] F. Argod-Dutard (dir.), *Le français, une langue pour réussir*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2014, pp. 145-162.

deux entrées, c'est la définition juridique qui prime (émanciper un mineur) et la deuxième – celle qui nous intéresse ici – est, et c'est à noter, considérée comme *au figuré* :

> Émancipation : Fig. Affranchissement
> Émanciper (s') : Fig. Rendre libre, affranchir d'une domination. S'émanciper v, pr. Conquérir son indépendance

et, pour finir, comme si le dictionnaire voulait aussi avertir des excès liés :

> Suite : Prendre des libertés, se donner trop de licence.

Doit-on en déduire que, au sens figuré, la notion perd en vigueur, voire en légitimité ? La question reste ouverte...

Je me dois de prévenir le lecteur que ma ligne éditoriale ne s'appuiera pas forcément sur le lien du sujet avec les écrivains qui auront traité – directement ou non (encore qu'il y sera fait référence chaque fois que nécessaire) – mais par une vue empirique et même des échos de ma propre vie, non en ce qu'elle serait *en soi* intéressante (quelle arrogance alors !), mais les jalons de la vie réelle me semblent parfois plus justes à citer que telle ou telle analyse intellectuelle, aussi brillante soit-elle...

Malgré le côté agressif de mon titre, je ne veux pas laisser entendre qu'il n'y aurait plus, désormais, la possibilité d'une émancipation réelle et sincère à notre époque, mais et c'est bien là que le bât blesse, la profusion des fausses émancipations fait écran, comme nous le verrons. Que, puisque ce sera le principal support de réflexion de ma thèse, les féministes extrémistes d'aujourd'hui fassent passer les femmes – notamment françaises – pour des serfs modernes, c'est un peu fort de café !

La première vraie émancipation, en tout cas digne de ce nom (encore que quelques essayistes y trouvent à redire, ceci est bien leur droit, mais impossible de développer ici) a eu lieu il y a environ 236 ans, pendant un moment plus connu sous le sobriquet de « Révolution française » qui a largement essaimé en dehors des frontières françaises avec des résultats fort intéressants en termes de libertés conquises, notamment pour les femmes ; si ce n'est au plan juridique, au moins en termes symboliques et possibilités de manœuvres à venir...

Il faut d'emblée entériner l'évidence suivante : la notion d'émancipation, dans notre époque troublée[2], marche à l'amble avec d'autres concepts qui la contiennent, l'excèdent, la questionnent en un jeu de miroirs complexe. Je les nomme pêle-mêle : les tabous – en ce que ces concepts sont étirés au maximum de leur sens

[2] Expression simple et pertinente déjà employée par le regretté Pierre Desproges dans les années 80, soulignant par là sa consternation devant des évolutions dont nous sommes maintenant la queue de comète. Que dirait-il aujourd'hui ? Nous n'aimons pas faire parler les morts mais on a notre petite idée, notamment sur le terrain de l'humour désormais définitivement miné par les interdits, officiels ou officieux, contrôlés par les petits marquis des communautés au quotidien.

initial ou inventés dans des zones de l'imaginaire collectif où ils n'existaient pas. La déconstruction, concept célèbre que Jacques Derrida a exposé dès 1967 dans son ouvrage *De la grammatologie*[3], les luttes féministes dévoyées : de loin, le wagon le plus plein et emblématique, qui nous servira de point nodal pour notre démonstration .

Émancipation, piège à c... !

Le concept de TABOU est associé, dans la presse française, à la sexualité des femmes et l'émancipation lui donne suite, car les tabous sont présentés comme la traduction – avec ce mot solennel au lourd passé historique qu'il induit – d'une chape de plomb insupportable dont il faut s'affranchir. Je professe LE MENSONGE de ces soi-disant tabous qui sont exagérés ou purement inventés, *« réveillés* » artificiellement, censés miner secrètement la vie des citoyens (des femmes en particulier !) pour asseoir la nécessité d'une émancipation qui devient infinie.

Il est impossible d'énumérer, notamment dans la presse féminine, le nombre d'articles dont le titre contient le mot TABOU et dont la rédactrice – toujours – se fait fort d'expliquer le scandale (coupable : le patriarcat, bien entendu) et comment – on y reviendra – il importe de s'en émanciper de toute urgence. Or sur le sujet central où ce MENSONGE s'emploie sans vergogne : LA SEXUALITÉ FÉMININE, il est asséné avec force conviction surjouée que CE GRAND SUJET et ses suites ont été invisibilisés et donc « tabouisé/es » depuis des décennies en France, c'est tout simplement FAUX : depuis les années 60 et en constante augmentation au cours des décennies 70, 80 et 90, les livres, articles, revues destinées aux principales intéressées mais pas que, émissions de radio et télévision (pêle-mêle et dans le désordre chronologique : Ménie Grégoire, Brigitte Lahaie, l'émission « Aujourd'hui Madame...», Doc et D Foolsur NRJ...) ont très largement traité, sans exception, les sujets susnommés avec une absence de censure remarquable. Tout est documenté : il suffit de fouiller dans les archives idoines : INA, dépôt légal pour la presse, etc. Impossible, vous l'imaginez bien, de faire émerger les exemples trop nombreux. Néanmoins, la récurrence est tellement forte qu'il suffit de piocher dans notre quotidien.

Pour illustrer mon propos, il vaut mieux intégrer les éléments modestes de la presse populaire car ils contiennent souvent la quintessence de notre époque en matière de soumission à la *doxa* sur les émancipations urgentes et autres idées

[3] Élisabeth Roudinesco résume ainsi la pensée de son ami dans leur ouvrage commun « *De quoi demain…* (Champs/Flammarion, 2001) : « Le terme *déconstruction* est emprunté à l'architecture. Il signifie déposition ou décomposition d'une structure. Dans sa définition derridienne, il renvoie à un travail de la pensée inconsciente (« ça se déconstruit ») et qui consiste à défaire sans jamais le détruire un système de pensée hégémonique ou dominant ».

reçues molles (l'autre mot pour « bienveillant »). Prenons le « Femina »[4], journal vendu tous les dimanches avec le quotidien de la PQR ou le JDD en Ile-de-France (c'est-à-dire une diffusion colossale à l'échelle de la France) du 17 septembre 2025, à la page 7. À elle seule, cette page composée de brèves est un puissant et navrant condensé de l'époque : dans les chapeaux, on trouve là (rubrique Fringues) « tendance patchwork » , ici – rubrique Côte des prénoms – « prénoms courts et internationaux » , encore « 46 % des Français... qui pratiquent un sport par semaine ! « Ouf ! et aussi « Des fruits et légumes municipaux gratuits », l'article se concluant par un vibrant « une belle initiative à faire essaimer partout en France ». Je suis optimiste, c'est bien ainsi que l'on va régler le problème de la malbouffe et de ceux qui ne mangent pas à leur faim ! Et, cerise sur le gâteau : un édito (titre : « Juste quelqu'un de bien ») de l'irremplaçable Anne Michelet (par ailleurs rédactrice en chef) dédiée à une jeune actrice qui monte, Nadia Tereszkiewicz ; extraits : « tout l'intéresse si le personnage lui permet de défendre l'image de la femme... », « elle croit au pouvoir du cinéma, à sa capacité à modifier les représentations et à accompagner le changement ». On se retrouve ! toujours le même air de l'affranchissement proche : s'émanciper du patriarcat qui continue d'étouffer les femmes, refuse de rendre les armes (surtout en France, ceci est bien connu). Comment y parvenir ? notamment en confiant le combat aux jeunes actrices : vous étiez persuadé que lesdites actrices faisaient ce métier par passion égoïste, pour être en pleine lumière, pour l'argent et la gloire ? Que nenni : d'abord et avant tout, la lutte pour la sororité, le combat qu'il faut bien qualifier de politique pour nous sortir toutes de l'invisibilisation. La boucle est bouclée à la page 15 où l'on trouve une interview fleuve de ladite actrice : à la question « Qu'est-ce qui vous a séduite dans le scénario ? », réponse : « Mon personnage de femme qui s'émancipe... »

Les féministes hystériques associées proposent aujourd'hui à leur table d'hôtes genrée[5] la popote suivante : effilochée de mensonges et son nuage de bruits, la sociéte française patriarcale aujourd'hui ? Vaste blague ! Mais une contre-vérité, aussi « grosse » soit-elle, cela se nourrit : pour que le mythe de l'émancipation moderniste des femmes perdure, il faut d'une part asséner sans relâche qu'elle n'a jamais *vraiment* eu lieu ou si peu. Que le restant à accomplir est immense, pour ne pas dire In-fini, et, d'autre part, créer sans relâche des tabous, des scandales inégalitaires *ex nihilo* (comme l'indéboulonnable « 20% de salaire en moins » pour les femmes, totem relayé par tous les médias comme vérité première absolue, alors que ce système statistique n'a jamais été analysé ni su faire preuve de son caractère scientifique implacable).

Ceci ne peut et n'est jamais le fruit du hasard dans une société donnée, il y a orchestration des élites qui instillent le nivellement par le bas, c'est-à-dire la méconnaissance crasse de l'histoire contemporaine, et plus grave encore : la mécon-

[4] « Femina » est un journal féminin, dénommé ainsi car il s'adresse prioritairement aux femmes. CQFD .

[5] Les hommes ne sont pas conviés.

naissance de soi cultivée et adossée à celle-ci[6]. En fait, il s'agit ni plus ni moins que d'une émancipation – alors concept devenu fou – de sa propre culture, prélude à une haine de soi dévastatrice... À mon affirmation, que l'on ne me fasse pas le coup du complotisme : les vagues de fond qui agitent notre société et qui précisément nous y amènent – vers le fond ! – sont très logiquement en convergence par une sorte de force centrifuge et marchent main dans la main : de l'école, dramatiquement et graduellement affaiblie, qui permet de sortir de bons consommateurs et non des citoyens avec un sens critique aiguisé, et d'une culture générale honorable : pour complaire à la société de consommation triomphante, nul besoin de culture ou de sens critique. Les élites qui nous guident à la baguette comme le maquignon ses bœufs, en passant par l'insécurité – la vraie, pas seulement le sentiment de – et la haine de tout ce qui est français !, notamment dans le passé culturel. Alors que cette culture française continue d'être admirée et enseignée dans le monde entier, que ce soit dans les domaines architectural, pictural, littéraire ou cinématographique (liste non exhaustive), en France même cette admiration sentirait le rance, le repli sur soi –expression trop à la mode pour être honnête –, le refus fascisant de la mixité avec la culture de l'autre[7]. Alors là, on peut dire que nos élites nous ont patiemment invités à nous émanciper de notre propre culture et qu'ils y ont en grande partie réussi !

Au mitan des années 2000, avec une copine d'une trentaine d'années, nous avions écouté une émission de radio sur les maisons de prostitution où l'actrice Macha Méril défendait la re-création des maisons closes pour hommes et ajoutait à la toute fin de son interview : « [...] à condition qu'on en ouvre pour les femmes aussi... ». Mon amie lança : « Exactement, bonne idée ! ». Devant mon étonnement et ma question : « As-tu jamais pensé, toi ou une amie, à payer un homme pour satisfaire un besoin sexuel que tu n'aurais pas pu t'offrir autrement ? », réponse nette et catégorique : « Non ! ». Et moi d'enfoncer le clou : « Alors pourquoi cette demande ? ». Je dois admettre qu'elle fut rouge de confusion, se rendant compte à l'instant même qu'elle optait pour une cause insensée par pure assimilation servile de l'idéologie censée la représenter...

Devant le Moloch EGALITARISME, dans un registre voisin, dire et répéter que les femmes non seulement peuvent mais *doivent* pratiquer intégralement tous les

---

[6] Par exemple : émancipation de son assignation à résidence sexuelle décidée par Dame Nature ? (croyait-on mais n'était-ce pas là un énième tour de passe-passe de la vieille société bourgeoise sclérosée ?)...

[7] Il y a au moins un moment de nos vies actuelles où, fort heureusement, le tout vaut tout et inversement ne fonctionne plus : c'est dans le dispositif « Alerte Enlèvement », inventé par l'État francais et d'une efficacité redoutable : quand il s'agit de signaler un enfant disparu, on indique son sexe et on ne rajoute pas « soi-disant ou peut-être » ; quant au prédateur potentiel, on indique son âge et sa couleur de peau – encore que là on peut s'amuser de l'expression *caucasien* pour ne pas dire *européen* ou *de peau blanche*). Est-ce que les dénonciateurs des racistes blancs (par définition) aimeraient qu'on oublie de signaler qu'une petite fille en situation de danger vital est noire ou de type « maghrébin » au prétexte que c'est assigner l'individu en question à son origine ethnique, et donc faire acte de racisme ?!

sports honteusement pratiqués en exclusivité par les hommes, dont la boxe, le rugby, et bien entendu le « MMA » où tous les coups sont permis, quoi qu'on en dise...

On devrait toujours se méfier de ses héritiers surtout en matière intellectuelle : Monsieur Derrida en inventant son fameux (trop ?) concept de déconstruction a attiré par lui, avec lui, derrière l'avènement de sa pensée, des tas d'épigones qui ont achevé d'amener son idée primitive vers ce qui s'apparente ni plus ni moins à de la destruction. Il faut lui reconnaitre que son concept original (même si nous ne sommes pas amoureux dudit concept) avait plus de tenue et de hauteur intellectuelle que ce qu'en ont proposé ses suiveurs, notamment des furies hystériques pathétiques comme Sandrine Rousseau qui restera célèbre pour son inénarrable cri de guerre en forme de titre de série TV débile (« Comment j'ai déconstruit mon mari » et « Comment il a enfin fait la vaisselle »).

Comme nous l'avons vu, les errances des lobbys féministes dévoyés ont inventé de toutes pièces (ou plutôt rhabillé à la va-vite les vieux épouvantails du patriarcat moribond) des motifs de se plaindre, de crier puis de descendre dans les rues pour lutter ; mais leur objet est inerte, pour ne pas dire mort, cela fait belle lurette que les hommes ont abandonné – parfois volontairement, parfois de guerre lasse – les principaux oripeaux qui ont eu dans l'Histoire leurs excès. Là aussi, on me pardonnera à nouveau mon recours à l'empirisme et les témoignages que j'ai recueilli de personnes bien « réelles ».

Dans le monde de l'entreprise, dans lequel j'ai usé ma patience pendant dix ans, de 2010 à 2020, et en milieux très différents, je n'ai pas souvenir que la présence d'une femme hiérarchiquement supérieure donne de l'urticaire à un de mes collègues-hommes. *Idem* pour les exemples de la vie courante : je n'ai jamais entendu de réflexion ricanante parce qu'une femme conduisait (par exemple) un TGV ou occupait un poste équivalent à fort degré de responsabilité en sécurité... Enfin, pour en revenir au cercle de l'intime : pour se rendre compte du mensonge essentiel au sens d'essentialiser et suggérer aux femmes des souffrances intolérables qu'elles sont censées subir au présent, il faut avoir entendu ma mère, née en 1930 dans un milieu de moyenne bourgeoisie très corsetée, évoquer ses jeunes années avec par exemple l'interdiction, jusqu'à ses 25 ans, de sortir en soirée (*surboum*, disait-on !) sans un chaperon dûment sélectionné par la famille – véritable petit flic –, la sexualité étant encore réellement tabou dans cette époque et dans ce milieu, et des années après, quand elle atteint ses cinquante ans, ne trouvant absolument pas choquant les seins nus sur la plage (les débats sur ce thème n'étant pas complétement anodins dans les années 70) ; enfin, la même personne après ses 70 ans, apprenant que sa petite fille chérie avait, à 16 ans, une vie sexuelle très active, certes un peu troublée et surprise, me disant « que veux-tu, c'est l'évolution de notre époque et, de toute façon, c'est quand même mieux que ce que moi j'ai été obligée de subir, arrivant au mariage en ne sachant rien... ».

« Post-emancipationum, animal triste... »

Une fois les féministes extrémistes ayant vraiment joui, au sens psychanalytique, tant et plus d'une énième émancipation (fut-elle fausse !) et/ou bagarre gagnée contre l'Autre honni – l'homme – que restera-t-il à faire ? Où pourrait-on mettre en route de nouvelles victoires ? Qui ou quoi mettre K-O ? Où s'arrêtera la plaisir insondable de la revanche ?

Élisabeth Roudinesco[8], toujours dans le même ouvrage, pourtant contemptrice zélée d'un progressisme sans complexes pour la cause féminine, pose une nuance de taille :

> J'aurais tendance à penser que l'on ne peut abandonner le phallocentrisme, au sens où Freud en a fait la Loi du Père, une loi issue d'une souveraineté défaite, d'une souveraineté qui n'est plus celle de la tyrannie, mais de son transfert vers le symbolique et vers l'universalité de la différénce sexuelle. Autrement dit, pour être beaucoup plus moderne que le « post-modernisme » qui voudrait abolir toute forme de fonction symbolique par une sorte de déconstruction sans limites, je pense que l'antiphallocentrisme militant est toujours condamné, malgré ses bonnes intentions, à valoriser un pouvoir maternalocentriste – ou nihiliste – aussi redoutable que le phallocentrisme qu'il prétend abolir[9].

Comment échapper aux fausses émancipations ? En sortant du tout-émancipation ou du tout-déconstruction, du tout-destruction... Pour échapper au tout-émancipation qui est la même chose *in fine*, comme nous avons tenté de le démontrer, que le TOUT-TABOU, le tout-patriarcat qui continuerait insidieusement et inconsciemment de nous tenir prisonnier dans ses mâchoires d'acier et nous maintenir en arrière (c'est-à-dire la France rance de qui vous savez...). Eh bien, il faudrait choisir, avec vive et mûre réflexion, une ou deux tentatives d'émancipation bien réelles et absolument nécessaires, comme celle qui nous permettrait de s'affranchir de la pression permanente de élites qui nous font vivre une régression vers l'INFANTILISME le plus vil que je tiens pour dégradant et humiliant, et ceci avec une méthode que chacun d'ailleurs peut suivre. Regardez la litanie des petits exemples (qui n'en sont pas justement !) : que fait-on avec un enfant de 4 /5 ans quand il ne maîtrise pas le discours minimum – qui nous est donné ou que l'on *produit soi-même* – et l'écriture ? On lui donne des codes couleurs et des codes-lettres. Et que nous fait-on faire dans nos magasins désormais, nous les adultes ou supposés tels ? Sans compter que ces lettres « nutri-scores « (mon Dieu, quel néologisme laid qui associe réduction de mot et franglais) sont une aberration totale qui consiste à jeter l'anathème sur tel ou tel aliment alors que n'importe quel nutritionniste digne de ce nom vous dira qu'une alimentation dite equilibrée se conçoit en globalité pour chaque individu sur le long terme, selon l'âge et autres critères, et certainement

[8] Rappelons qu'Élisabeth Roudinesco est une psychanalyste et essayiste française célèbre, auteure notamment d'une monumentale « Histoire de la psychanalyse en France » qui fait autorité.

[9] J Derrida, É. Roudinesco, *op. cit*., pp. 314-315.

pas en donnant plus ou moins arbitrairement des 5 sur 20 ou 18 sur 20 aux paquets de (mal)bouffe.

Autre exemple de l'infantilisme : nos dirigeants nous disent en « infra-sons » : « Dormez, les petits, l'État et ses élites patentées s'occupent de tout ». Ainsi, la machine infernale de la prédation et les cycles infinis de production sont en pleine *forme*, j'entends par là que même par temps de crise économique la forme imagière du couple production/consommation – essentiellement l'IMAGE PUBLICITAIRE – triomphe toujours[10] et assoit sa force symbolique et sa puissance religieuse. Regardez les couinements de jouissance des petits économistes à la croix de bois quand les vrais bons chiffres tombent, même modestes : en chœur « S'ils (les « ménages ») se remettent à consommer, c'est que leur moral est à la hausse ! ». Halleluïah ! Tout va bien ! Pourvu que les bons petits Français restent obéissants.

Mais pas que nous : dans d'autres pays en apparence lointains, en apparence décalés par rapport à nous, comme la Russie de Poutine. En apparence seulement. Certes, un pouvoir fort (euphémisme !), antagoniste de notre « démocratie » avec, comme proue du convoi servile, la fameuse classe moyenne chérie des économistes mondialistes. C'est ce que démontra brillamment Alain Badiou dans « Pornographie du temps présent » :

> Je lisais récemment l'article d'un opposant russe à Poutine. Il vantait, comme toute la presse, l'apparition en Russie et en Chine d'une classe moyenne qu'il déclarait porteuse d'idéologie démocratique [...]. De cette classe moyenne, il dit : « Elle consomme et elle est connectée ». Le consommateur acharné casqué d'informatique, tel est le démocrate qui affronte Poutine [...]. C'est que l'individu de la classe moyenne, qu'ici nous sommes tous par une part de nous-mêmes, désire persévérer dans le monde tel qu'il est, pourvu que le capitalisme lui propose une autorité moins despotique, plus consensuelle, et une corruption mieux réglée, dont il pourra participer sans même avoir à s'en rendre compte. C'est peut-être la meilleure définition de la classe moyenne contemporaine : participer naïvement à la formidable corruption inégalitaire du capitalisme, sans avoir même à le savoir[11].

Et voilà encore un bel exemple d'émancipation dévoyée. Les Russes se sont émancipés du communisme et/ou du soviétisme pour retomber dans la gueule d'un autre loup que nous connaissons tous ! Certes, admettons-le sans détours, moins coercitif et tragique que le précédent. Mais nous sommes très loin d'un âge d'or démocratique rêvé par les natifs de ces contrées qui pensent peut-être naïvement qu'il existe à l'état pur en Occident.

En parlant de l'âge d'or, nous laisserons pour finir la parole à Cioran, qui se vantait à juste titre que, n'ayant laissé derrière lui aucun *Système de pensée*, il n'aurait aucun épigone. Le texte qui suit est tiré de « Histoire et Utopie » :

---

[10] Souvenons-nous toujours de la préscience géniale de Guy Debord : « Le spectacle se présente comme une énorme positivité indiscutable et inaccessible. Il ne dit rien de plus que « ce qui apparait est bon, ce qui est bon apparait ». L'attitude qu'il exige par principe est cette acceptation passive qu'il a déjà en fait obtenu par sa manière d'apparaitre sans réplique, par son monopole de l'apparence (G. Debord, « La société du spectacle », éd. Buchet-Chastel, 1967 [première édition], p. 20).

[11] Fayard, 2013.

Si l'homme antique, plus proche des origines, situait l'âge d'or dans les commencements, l'homme moderne en revanche allait le projeter dans l'avenir. Pour dynamique, pour positive qu'elle soit, la hantise de l'âge d'or n'en est pas moins redoutable : elle ne déchaine les énergies d'une collectivité que pour mieux les enchainer. Tout essor, tout excès met la liberté en péril, tout délire neuf s'achève en servitude[12].

[12] Gallimard, 1960.